

Michel Garneau, Leonard Cohen, Judy Quinn, Martin Pouliot

Hugues Corriveau

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37215ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2008). Compte rendu de [Michel Garneau, Leonard Cohen, Judy Quinn, Martin Pouliot]. *Lettres québécoises*, (131), 45–46.



Michel Garneau, *Poèmes du traducteur*,
Montréal, l'Hexagone, 2008, 352 p., 29,95 \$.
Leonard Cohen, *Livre du constant désir*
(traduction de Michel Garneau), Montréal,
l'Hexagone, 2007, 256 p., 27,95 \$.



Le désir intense de vivre

Deux amoureux des mots que chaque jour interroge.

Il y a une manière bien particulière de lire Michel Garneau. Il faut se rendre disponible à la plus grande simplicité comme à une introspection souvent proche de la matière dont il sonde la profondeur.

DIRE CHAQUE MOMENT

Son plus récent recueil est encore plus particulier, puisqu'il a été composé pendant qu'il traduisait *Book of Longing* de Leonard Cohen. Or, Garneau le dit lui-même dans son poème liminaire « Proème » : « quand je traduis / je ressens parfois de la mauvaise humeur / parce que j'ai l'impression / que ça me vole des poèmes » (p. 9). Pour éviter que cela ne lui empoisonne la vie, il a pris la décision d'écrire un poème personnel après chaque traduction achevée. Cependant, je ne saurais trop recommander aux lecteurs de lire en parallèle le poème de l'un en vis-à-vis du poème de l'autre. C'est d'autant plus facile que Garneau a pris soin de donner, en première ligne, le titre de son propre texte en ajoutant dessous le titre anglais, suivi du titre français de l'œuvre de Cohen. On parvient alors à saisir la grande complicité littéraire des deux auteurs, les réponses parfois assez proches de Garneau à Cohen, ou le chemin de traverse que prend la pensée du traducteur.

UN GRAND PLAISIR

Il serait vain de multiplier les exemples de ces rencontres poétiques que nous surprenons d'un livre à l'autre. Retenons ce passage d'« Engrais à illusions » (« *When I Drink* / Quand je bois ») de Garneau :

*ce qu'on perd surtout quand on arrête de boire
c'est l'engrais à illusions qu'est essentiellement l'alcool*

*mais j'avoue que je m'ennuie de ces soirées entières
à boire dans la belle musique de sortir
d'entre les cuisses des neuf muses* (p. 19) ;

puis allons voir dans le texte de Cohen ce qui a bien pu mener Garneau à cette réflexion :

*Quand je bois
le scotch à 300 piastres
avec Rosbi*

*ça étanche toutes les soifs
Une chanson me monte aux lèvres
et tous les désirs
m'invitent à m'enrouler nu
dans leurs mâchoires dégoulinantes* (« Quand je bois », p. 17).

Ce genre de surprise est très fréquent et stimule en quelque sorte la joie qui nous vient de ce partage.

LA BELLE TRAVERSÉE

C'est qu'il faut apprécier la parenté intellectuelle de ces deux auteurs en voyant comment tous deux ont une conception assez semblable de la poésie. Tous deux s'en servent pour écrire en vers une sorte de journal quotidien, ou une réflexion importante, ou le florilège de souvenirs souvent savoureux, humoristiques qui les impliquent entièrement. Comment ne pas sourire à la confession de Michel Garneau alors qu'il avoue au prêtre se masturber constamment ? Or, le confesseur de lui répondre : « - Est-ce que c'est doux ? » (« Pâques » [« *Early Morning at Mt. Baldy* / Petit matin au mont Baldy »], p. 30). L'auteur le prend pour un pervers jusqu'au moment de comprendre qu'il nasille, tout simplement. Ou bien encore sa rencontre avec une danseuse des Folies-Bergères qui reste immobile sur scène, à l'époque où cette définition devenait célèbre : « *L'obsécinité, c'est quant' ça grouille* » (« Snoopisme » [« *Seisen Is Dancing* / Seisen danse »], p. 43). Ce texte fait écho à celui de Cohen où il décrit la danseuse Seisen qui se donne en spectacle devant les moines (p. 41).

BELLE UNITÉ

Ce qui est certain, c'est que ces deux livres ménagent des moments de bonheur intense. Que dire de la visite de Garneau à la librairie Shakespeare and Co., à Paris, sinon que c'est un pur délice (p. 275-276) ! Que dire de l'iconographie de la main même de Cohen qui accompagne presque chacun de ses textes, sinon que leur naïveté ravit ! Bref, si par chance vous les rencontrez sur votre route, arrêtez-vous, et allez-y voir, vous y découvrirez plein d'humanité et de tendresse.



Judy Quinn, *L'émondé*, Montréal,
le Noroît, coll. « Initiale », 2008, 56 p., 14,95 \$.

L'arbre est dans ses feuilles

Vivre intensément avec la nature.

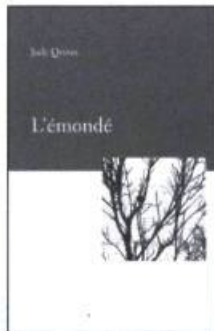
Dès son premier vers, Judy Quinn nous offre « la détresse d'un frère devant la terre retournée » (p. 7). On peut me croire si je dis que j'en ai eu instantanément le cœur renversé. Poésie du terroir doublée d'anthropomorphisme ? Comment ne pas le croire quand on nous demande d'écouter « les petites histoires que les arbres se racontent » (p. 11) ?

CANDEUR ET FRAÎCHEUR

Déconcerté suis-je tout à fait devant ces vers! Mais où va donc cet *Émondé*? Une métaphore filée fait tenir ensemble l'arbre, le bois, la feuille du livre venue de la pulpe pour que « les arbres parlent »... C'est bien beau cette naïveté, mais y a-t-il une matière plus essentielle dans ce premier livre? Et on ne sait trop comment ni pourquoi, cela dérape parfois, se met à se remplir d'étranges allusions... je dirais que l'écriture advient alors de façon plus dense, plus concentrée:

*Grandes taches noires
Au bout des membres
Là où jadis poussaient des lances
Dirigées vers la chair
De la moindre étincelle*

*Le bois pourrit et tombe
Il nous laisse nus
Grandes morsures noires (p. 10)*



JUDY QUINN

Mais ce n'est pas toujours de cette eau-là! Tant s'en faut! Je ne sais trop quoi penser quand on essaie de nous faire comprendre que « la quenouille qui pousse / c'est la main de l'air / qui s'ouvre / à sa parole » (p. 13). Il y a là quelque chose de surfait, une manière de vouloir faire joli.

CHERCHER SA PLACE

Qu'à cela ne tienne. Reconnaissons tout de même que la poète cherche à réconcilier la nature et l'humain, fouit les lieux du vivant pour y découvrir quelque espoir de retrouver la force de poursuivre; alors « commence le sauvetage / morceau par morceau » (p. 21). Puis, il faut compter sur le bestiaire aviaire, car les oiseaux foisonnent dans ce paysage arboricole. Entre les « parulines tristes » et « l'aubier », les « pics chevelus » et « les ormes », on dérive, un peu inquiet de n'y pas toujours comprendre, de ne pas saisir le fil qui coud toutes ces images les unes aux autres. On présume que le recueil se tient quelque part dans une nature revisitée cent fois; mais on ne peut que se demander ce que l'auteure nous en dit vraiment.

☆☆
Martin Pouliot, *rien n'est pur et cela me satisfait* précédé de *facilitons les procédures et de hors d'atteinte*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2008, 64 p., 14,95 \$.

du marché // en saignant les petits investisseurs / au passage » (« les dents cariées mais beaucoup de volonté », p. 15). Oui, je veux bien, mais ceux-là ont quand même de l'argent à investir. Suis-je en train de parler de poésie? Revenons à nos moutons.

DE TOUT POUR FAIRE UN MONDE



Que dire en fait qui ne soit pas quelque part implicite dans ce recueil, tellement la vague influence de Denis Vanier, passée à l'eau de Javel, serait comme un facteur d'excuse. Mais je ne crois pas que les jeux de mots, eux, soient l'apogée idéal de la poésie. Que puis-je faire quand on me propose: « la pauvreté comme arme / de soumission massive » (« nous avons compris », p. 24)? J'essaie de trouver mieux plus loin.

DANS L'IMPURETÉ DE L'ÊTRE

Or, ce que j'ai cité plus haut est extrait des deux premiers « livres » (?) que contient l'opuscule, à savoir *facilitons les procédures* et *bors d'atteinte*. Le mieux que je cherche, je vais le trouver dans la troisième partie, *rien n'est pur et cela me satisfait*. Par exemple:

*peut-être aussi une grande peau
recouvrant mes blessures*

et pour me défendre

*des chants innus pourpres
comme des couteaux (p. 34).*

Rien de revanchard ni de référentiel primaire dans ce poème, que l'émoi et l'allusif. Je retiendrais aussi ce texte d'une grande économie: « la vie se limite / à peu de choses // et de cette nudité / il faut savoir // imposer un certain / désordre autour de soi » (p. 43). Quelques éléments passent alors de cet imperceptible malaise proche de la détresse qui surgit au détour des mots.

Où se cache donc le génie?

Petite révolte très convenable et bien convenue.

Est-ce que l'authenticité, le vérisme permet à la poésie de s'épanouir? Est-ce que le fait de faire le moins poétique possible est une ouverture de l'écriture actuelle?

MINIMALISME COMME FORME D'ART

Ce sont bien là des questions qu'on est en droit de se poser en prenant dans ses mains le minuscule recueil de Martin Pouliot qui se soumet aux diktats de la simplicité volontaire ayant ses adeptes en d'autres lieux. Je ne crois pas que cette voie puisse faire s'épanouir le sens, bien que parfois on puisse, çà et là, trouver jolie l'allusion à tel contexte imprégné de réalité.

POÉSIE SOCIALISANTE

On dirait qu'il est honteux de ne pas aimer ce qui se voudrait des poèmes à messages, surtout quand ceux-ci clament la liberté et pourfendent l'inégalité sociale, sur un ton volontairement oral, avec l'accent sous-jacent qu'on aurait le goût d'entendre: « y a ben des crimes qui se commettent / aux guichets automatiques » (« ce n'est pas la peine de nous remercier », p. 13). Oui, en effet! Mais où se cache donc la poésie dans ces vers? Allons voir ailleurs: « le bon goût offre l'humanité / au taux